



LE PREMIER HEBDO DU WEEK-END

"Please Kill Me"

ÉDITION ORIGINALE DE LA PUNK ATTITUDE

LA PUB RECYCLE EN GIMMICKS LA MUSIQUE QUI RAILLAIT L'ORDRE SOCIAL... UN LIVRE, TRADUIT DIX ANS APRÈS SA PARUTION AUX ÉTATS-UNIS, REMONTE À LA SOURCE DU MOUVEMENT : FAIRE DE SON INADAPTATION SOCIALE UNE ŒUVRE D'ART. SALUTAIRE.

Où est passé l'esprit punk? En apparence il est partout: dans le rock grand public, la mode et, surtout, la pub. Pourtant, son souffle libérateur s'est éteint depuis longtemps. « Des chansons d'Iggy Pop servent à vendre n'importe quoi, depuis des voyages organisés jusqu'aux 4x4, et la voix inimitable de Joey Ramone accompagne des pubs pour des sodas. » Ce n'est pas de moi, mais de Gillian McCain, coauteur de *Please Kill Me**, un livre que son sous-titre résume parfaitement : *L'histoire non censurée du punk racontée par ses acteurs*, enfin disponible en France, dix ans après sa parution aux États-Unis.

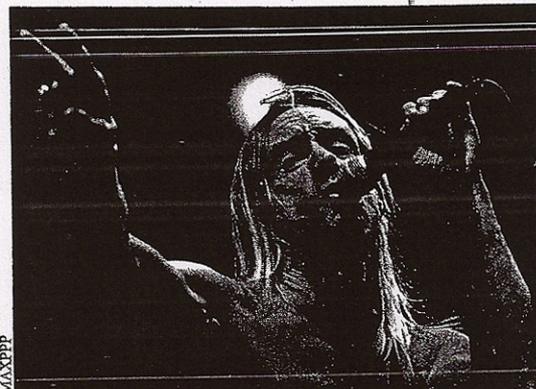
Contrairement à une version simplifiée de la légende, le mouvement punk n'est pas né à Londres en 1977. Dès le début des années soixante-dix, une min bande de zonards et de marginaux s'était agrégée à New York – le fanzine *Punk* en parla dès 1975. Tous avaient un point commun : l'inadaptation sociale, voire existentielle. Des « exclus » fiers de l'être, à l'inverse des nôtres, certains y voyant même un destin ou, mieux, une chance. Comédien(ne)s raté(e)s, musiciens incapables, prostitué(e)s occasionnel(le)s, drogués multiscartes, tous croyaient faire de leur vie une œuvre d'art, un happening permanent, à l'image de leur modèle : Iggy Pop. Non par choix esthétique, mais par nécessité vitale : souvent, c'était ça ou l'hôpital psychiatrique.

Please Kill Me va au-delà du récit. En le lisant, on est comme parachuté au cœur d'un dîner fascinant où fusent anecdotes, confessions, règlements de compte, crises de rire et souvenirs déchirants. Les stars, Lou Reed et Iggy Pop, sont là mais ne monopolisent pas la parole. On retrouve avec émotion les trois Ramones, Dee Dee, Johnny et Joey, tous disparus au cours de ces six dernières années. On entend surtout les voix de ceux qui les ont suivis et

accompagnés, par intérêt professionnel ou simple lubie. Managers, photographes, groupies, journalistes, ils racontent les histoires incroyables qu'ils devaient lâcher seulement à leurs proches après avoir bu un verre de trop. Que choisir ? L'assaut qu'un gang de motards, à qui Scott Ashton devait de l'argent, mena contre la Fun House où vivaient les Stooges, à Ann Arbor (Michigan), qui décidèrent de se défendre à coups de fusils de chasse ? L'épisode où une serveuse du CBGB's enduisit de crème fouettée le sexe du chanteur des Dead Boys, Stiv Bators, et lui pratiqua une fellation sur scène ? Ou quand Iggy Pop, en justaucorps de danseuse, se battit dans le public contre un géant au gang de cuir clouté ?

Je laisse la conclusion au coauteur Legs McNeil : la leçon du punk, c'était « recommander aux gamins de ne pas attendre qu'on leur dise quoi faire, mais de s'inventer leur propre vie ; qu'il ne fallait pas tenter d'être parfait, mais tourner toutes les choses embarrassantes, insupportables et stupides de sa vie à son avantage ». En somme, être exclu et fier de l'être : un message moins vendeur qu'une chanson pour négocier Iggy sur des portables. ■

(*) De Legs McNeil et Gillian McCain. Éd. Allia, 629 p., 25 €.



IGGY POP, modèle incontesté des pionniers punk. Il tient pourtant sa place.